

28.11.25
– 08.02.26

Marie Quéau
FURY

Marie Quéau en conversation avec Diane Dufour, fondatrice, directrice artistique du BAL

Diane Dufour Au commencement du projet FURY, comme toujours dans ta pratique, il y a des recherches d'images, de sources et de natures disparates, qui entrent en écho les unes avec les autres sur les pages d'un carnet et constituent peu à peu un scénario en devenir...

Marie Quéau Oui, d'abord, c'est la curiosité qui m'anime. Ces images que je glane, souvent dans des livres d'occasion, nourrissent mon imaginaire, me questionnent, m'ébranlent, et finissent par être à l'origine des prises de vue. Je fantasme des lieux où me rendre pour photographier, sans savoir où vont me mener ces recherches. Ces trouvailles iconographiques sont souvent des représentations scientifiques datées, dépassées, liées aux sciences naturelles, à la biologie, au végétal... Ce décalage temporel dans l'avancée des connaissances m'intéresse. Je choisis ces images pour leur sujet, parfois pour leur forme ou leur couleur, comme une sorte de béquille en attendant de me rendre sur les lieux, en attendant l'image juste. J'ai un très grand mur chez moi et j'aime vivre dans ces images dont l'énoncé est périmé et qui n'ont rien à défendre ou à vendre. Elles me déplacent ou me réconfortent et en viennent à définir mon territoire. Par agencement – proximité ou distance – je construis une histoire, un scénario très vaste, souvent extrême ou démesuré, puis j'axe mes recherches sur le terrain et je descends le curseur de l'effrayant. Ces images amassées sont une part essentielle de mon travail et, peu à peu, elles se confondent avec mes propres images, contribuant à entretenir la même confusion chez le spectateur. Les choses, finalement, m'échappent – à rebours de l'intelligible.

Pourquoi ce titre, FURY ?

J'ai grandi avec la saga *Alien*, qui reste pour moi une source inépuisable de fascination : le retour aux peurs primordiales, l'irruption du monstrueux, et cette obscurité propice à toutes les confusions. Le volet 3 de David Fincher se déroule sur la planète *Fury 161*, une planète-prison – métaphore possible de notre monde – où le vaisseau de l'héroïne, Ripley, s'écrase au début du film. Dans la toute première phase de travail, j'imaginai que les personnages que je photographiais vivaient sur cette planète, mus par des forces telluriques extrêmes. J'aime l'énergie que ce titre représente. Les Furies sont aussi des divinités persécutrices de la mythologie romaine, que l'on retrouve sur des stèles mortuaires. On les appelle également les Érynyes : elles habitent le monde du dessous, jusqu'à ce qu'elles soient de nouveau appelées sur Terre. Cette évocation « du monde du dessous », je l'ai lue comme un organe – le ventre – sous l'enveloppe lisse du corps, d'où jaillit la colère.

Tes images, sans mises en scène ni retouches, sont des documents prélevés dans des univers empreints de fiction (tournages, *fury rooms*, entraînement de cascadeurs, etc.), comme si tu cherchais à saisir dans la réalité les fragments d'un monde imaginaire que tu reconnais...

C'est tout à fait juste. Le plus souvent, je vois ou je lis quelque chose, et je me mets en quête de son incarnation dans la vie réelle. Je ne cherche pas à illustrer un propos ni à donner un sens à mon travail a priori. Pour moi, la photographie est une question de distance – et de distance juste – à partir d'un *déjà-vu*. Je tourne autour d'une chose qui m'appelle, une situation dans laquelle il est impossible de se projeter, de

reculer ou d'esquiver – comme coincé dans une temporalité incongrue. Quelque chose va advenir ou est advenu. Je cherche cette sensation de suspens. Dans les séances de formation de cascadeurs, leur concentration face au danger est telle qu'ils et elles semblent s'absenter du présent. Lorsque je les regarde, je ne vois pas la performance technique, mais un potentiel de récit ou d'évocation. Comme lors de l'apprentissage de la défenestration, quand les élèves se retrouvent face à face, avant la chute. Dans FURY, ces rituels se déroulent sous nos yeux et nous projettent dans une irréalité proche du rêve. Des corps en pyjama, comme des somnambules. C'est un territoire où se confondent tous les temps et toutes les manières de les vivre ou de s'en souvenir. Ce qui s'est « réellement » passé n'a alors plus d'importance.

La mise à l'épreuve des corps est très présente dans les images exposées au BAL. Que disent ces états limites de ta perception du monde ?

Je m'intéresse à ce qui nous protège : ce qui peut absorber le choc pour nos corps, ce qui se glisse entre nous et l'extérieur. Dans mon précédent travail, *Le Royaume*, j'envisageais la boue comme un onguent moderne. Plus les gens se recouvraient de boue, plus leurs corps et leurs gestes se libéraient ou se soutenaient les uns les autres. Pour FURY, j'ai d'abord photographié des cascadeurs se formant à l'exercice de la torche humaine, dont l'étape essentielle – pour moi – est l'application méticuleuse, sur l'ensemble de leurs corps, de la gelée destinée à faire baisser drastiquement la température à laquelle ils s'exposent. Beaucoup d'images sont réalisées à ce moment précis où le corps grelotte, se tend, quand le ventre rentre à l'intérieur et se contracte.

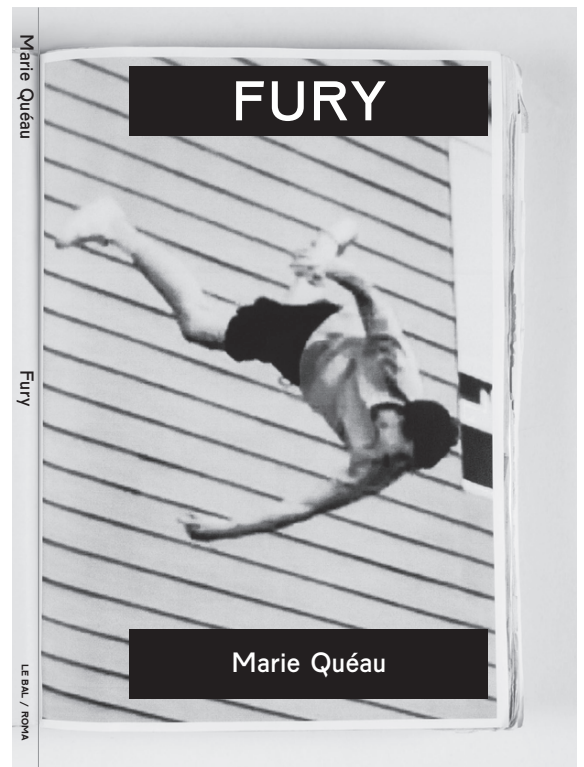
Je veux parler, dans FURY, de ces instants où le corps s'absente comme « au bord de lui-même », entre la vie et la mort. Ces états incarnent pour moi l'ultime forteresse, un lieu de tranquillité et d'intimité où seul demeure notre esprit. Ils sont l'équivalent temporel et spatial du sommeil : quand le corps demeure, comme condamné par son poids, et que tout le reste nous quitte et voyage.

Les matières – le feu, les liquides, la pierre – tout semble se retourner contre l'homme et menacer son existence même...

Je dirais que ces matières teintent le contexte de ces corps, car il y a peu d'espace pour respirer dans FURY. Comme une apnée constante, qui nous permettrait d'atteindre l'intérieur des corps, biologiquement parlant. Ces indices de matière rappellent que le corps est toujours au contact des éléments, sol (sable), air (fumée), eau (sueur). FURY annule la dimension purement charnelle de nos corps : il n'y a que des énergies, des conséquences de nos états, des corps en réaction – et surtout des réactions en chaîne – comme si chaque situation en appelait une autre, jusqu'à saturation. On en revient au choix du titre et au début du scénario d'*Alien 3* : « La surface de Fury est aussi stérile que son ciel, une émeute de pierres gris-noir récupérée par des vents hurlants. Les masses terrestres soutiennent un genre d'animal primitif et lent ». J'ai gardé cette citation en tête tout au long des cinq ans de travail. Quand je voyais ces corps tractés sur le sable, suspendus par une corde, je pensais aux grains qui les pénétraient et à l'abrasif de la paille sur leurs mains. Comme si la surface de la terre et notre peau représentaient un état neutre, et que tous les états dans FURY intervenaient au-dessus ou en dessous.

Dans l'installation au BAL, une constellation d'images immerge le spectateur dans un univers parallèle, relativement opaque, qui laisse une grande part aux suppositions, à l'énigme, à l'invraisemblance. L'image, pour toi, doit-elle nous placer dans un état d'inquiétude ?

Le glissement entre l'énigme et l'inquiétude me semble rapide, mais il est vrai que je cherche à rendre au spectateur la liberté de sonder et de penser l'étrangeté de ce qui se présente à lui – de le rendre actif, intuitivement et corporellement. Ce décalage que l'on ressent avec le réel, c'est peut-être là que s'immisce l'inquiétude : par la saturation de l'effort des corps, les visages intensément absorbés et le peu d'espace autour pour les contextualiser. C'est en cela que leur présence – en tant qu'incarnation – est mise en doute, et que tu parles « d'univers parallèle ». Dans FURY, l'univers parallèle s'articule autour de la frontière, du franchissement, peut-être de l'autre monde. Je recherche ce décalage, ce curseur instable pour jauger l'envisageable, le compréhensible, le possible. Il faut entrer dans FURY comme on entrerait dans ma tête.



« Marie Quéau documente les états-limites du corps et de la conscience, ces zones de tension où l'être humain se mesure à la peur, au danger, à la douleur, pour sonder l'étendue de sa propre condition. »

– Guillaume Blanc-Marianne

Co-édition Roma Publications / LE BAL
Texte de Guillaume Blanc-Marianne
Format : 21x29.7 cm (130 pages)

PRIX LE BAL / ADAGP DE LA JEUNE CRÉATION 2025

LE BAL
6 impasse de la Défense
75018 Paris
le-bal.fr
01 44 70 75 50

Mercredi
12h - 20h
Judi, vendredi, samedi, dimanche
12h - 19h
Fermé lundi et mardi

Accès métro
Place de Clichy (2, 13)
Lieu accessible PMR

Tarifs
plein : 8 € / réduit : 6 €

Instagram : @le_bal
Facebook : LE BAL
TikTok : @lebalparis
Bluesky : @le-bal
LinkedIn : LE BAL - espace d'exposition

